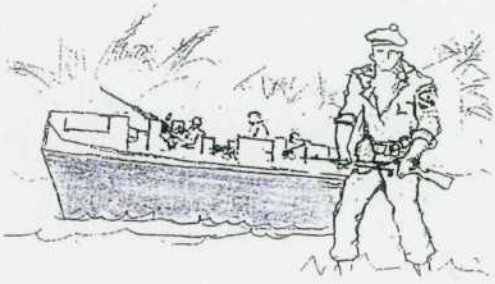
Amicale des Anciens
du Régiment Blindé de Fusiliers-Marins

26, Allée du chef d'Escadron de Guillebon - 75014 PARIS



CORPS EXPEDITIONNAIRE FRANÇAIS
D'EXTREME ORIENT



YSER N°155

DECEMBRE 2005

"JOYEUX NOËL"

"BONNE ET HEUREUSE"

ANNEE

2006"

LE MOT DU PRESIDENT

Chers amis,

Ils ont été nombreux ceux qui ont répondu à mon appel, en évoquant les souvenirs de cette période de Noël 1944. A la lecture du présent YSER, tous les membres de notre amicale revivront leur jeunesse, les durs combats et les espoirs de victoire, de fin de la guerre, des doux retours dans leurs familles, mais aussi de tristesse devant la disparition de tout être cher.

Voici la période des vœux. Je ne peux que répéter "Paix aux hommes de bonne volonté", que ceux qui nous gouvernent fassent preuves de sagesse et de courage pour sortir notre pays de la situation actuelle, en pensant au futur.

Pour nous anciens du R.B.F.M., à notre modeste échelle, donnons l'exemple en nous souvenant de notre jeunesse où nous étions prêts au sacrifice pour sauver notre pays et aider nos alliés à gagner la guerre dans l'espoir d'un monde meilleur.

Malgré notre âge, restons des modèles, exhortons les jeunes à retrouver les grandes valeurs morales sans lesquelles rien de solide et de durable ne pourra être construit.

Gardons en mémoire l'exemple du Général LECLERC, de son enthousiasme et de son élévation spirituelle. Il a su gagner votre confiance et obtenir le maximum de chacun de vous.

Le sacrifice de nos camarades du Régiment, et en étendant cette notion au delà de la couleur du drapeau, la mort de millions d'hommes d'un bord ou de l'autre, a peut-être servi à faire l'Europe et à créer des institutions mondiales qui oeuvrent pour conserver la paix.

Les morts ne sont pas morts pour rien. Nous devons les en remercier et ne pas les oublier.

"Ce sera mon vœu de Noël".

A l'échelon du Régiment, mes pensées vont vers vous, tous les survivants, vers ceux qui souffrent, vos familles, en vous souhaitant une aussi bonne santé que possible. A vos enfants et petits enfants qui sont face à de gros problèmes, je souhaite des jours meilleurs.

Anciens du R.B.F.M., soutenez-vous les uns les autres, rassemblez-vous sans protocole à l'initiative des plus valides, pour le plaisir de vous retrouver, de resserrer les liens, de réfléchir à l'avenir de notre pays.

"Souvenir et Solidarité sont les maître-mots de la survivance de notre Amicale".

Joyeux Noël – Bonne et heureuse année

Avec toute mon affection.

G. REBOUL

AVENIR DE L'AMICALE

Le déjeuner du 19 octobre à Paris fut une réussite (merci MOREAU) avec la présence de 30 convives : ANDRE MAUTIN – Mme BEUQUE – Mme BRUNET-JERPHANION – CAPOT et Mme – Mme CREMIEUX-BARDET – Mme DELMAS – Mme LE MOUEL-LEROUX- MOREAU et Mme - MORVAN et Mme – MOUSCARDES et Mme – Mme ORY – Mme PAYEN – PINEAU et Mme – SEGAIN – REBOUL – THOMAS et Mme – Mme WILLETTE – GODENAIRE – LOISELET – Mme ANGIBOUST – Mme DUMONT – DUNAUX.

L'avenir de l'amicale fut évoqué au cours des discussions dont il ne sortit pas grand chose pour des raisons d'acoustique et du nombre de participants.

La situation des cotisants est bonne, mais le bureau est plus ou moins démissionnaire et la mise en place d'YSER repose sur deux ou trois épaules dispersées aux quatre coins du territoire (sans YSER, c'en est fini de l'amicale, faute de liens).

Nous allons tenter de tenir jusqu'à fin 2006, tout en prévoyant une assemblée générale extraordinaire par correspondance, pour fixer le sort de l'amicale.

L'assemblée générale extraordinaire de septembre 2000 à Poitiers avait conclu à la poursuite de la vie de l'amicale. C'était il y a cinq ans et nous avons vieilli d'autant.

RASSEMBLEMENT A TOULON EN MAI 2006

J'avais envisagé après ANNECY, un rassemblement à TOULON entre le 4 et le 7 mai 2006, en liaison avec les Fusiliers marins commandos, dont le congrès aura lieu à TOULON, du 5 au 7 mai, pour profiter de leur dynamisme et de leur organisation.

Notre programme serait différent, mais avec une journée commune de promenade en mer et une manifestation au monument aux morts.

Le problème est celui de l'hébergement. Je ne peux prévoir un programme et une fourchette de prix, qu'en fonction de nombre de participants.

Envoyez-moi un mot avant le 15 janvier 2006 pour me dire si vous avez l'intention de participer ou non. Ce n'est pas un engagement de votre part, mais il doit être réfléchi pour ne pas laisser trop de marge d'erreur dans mes prévisions.

J'aurai ainsi de vos nouvelles.

G. REBOUL

A la dernière minute, nous apprenons la bien triste nouvelle du décès de notre Président d'Honneur **François VILAREM** qui consacra tant d'années de sa vie à l'amicale dont il fut l'animateur infatigable.

LA CONQUÊTE DE L'EST

Après la libération de Paris, le 25 août, et les combats des 26-27-28 au Bourget, à Pierrefitte et à Enghien, c'est le repos du guerrier. Les délices de la capitale sont bien agréables; Même si les "3 étoiles" s'appelaient LONGCHAMP ou le FORT DE LA BRECHE, certains y seraient bien restés !

Vers le 7-8 septembre, la Division, réparée et renforcée, appareillait en direction de TROYES, BAR S/AUBE et traversait CLAIRVAUX où Saint Bernard fonda une abbaye célèbre, transformée par NAPOLEON en prison centrale. Nous continuons notre route vers le soleil levant. Parcours tranquilles. Premiers engagements sérieux à ANDELOT, DARNAY, VITTEL et CONTREXEVILLE.

Et puis, brutalement, ce fut la bataille de DOMPAIRE où deux gros bataillons de PANTHER et de MARK 10, affolés par les piqués de l'AIR SUPPORT américain, vinrent s'empaler sur les canons de nos T.D.

Relisez à ce sujet, dans le "Mémorial de la 2ème DB - Combats et Combattants", sous le titre "Une journée de combat avec les destroyers, chasseurs de chars", la description de cette bataille, telle qu'il l'a vécue et décrite par l'E.V. ALLONGUE, chef du 1er peloton-4ème escadron.

En marge et en même temps, se déroule à VILLE S/ ILLON, un combat d'une rare violence au cours duquel les TD ont bien failli être débordés, non pas par des chars mais par des PANZER/Grenadiers.

Puis, ce sera entre MOYEN et LUNEVILLE, devant GLONVILLE et BACCARAT, l'établissement d'une ligne de défense continue, sous une pluie incessante. Près d'AZERAILLE, où nous avons eu la grande tristesse de perdre notre très aimé aumônier, le père SYBILLE, tué par un éclat d'obus.

Début novembre, l'offensive repart et ce sera le gros intermède de BACCARAT avec des accrochages très durs à OGEVILLER, BERTRICHAN et BADONVILLERS. Prémices à la grande lâchée de la meute blindée avec la traversée des Vosges par le col du DABO et la prise de SAVERNE, de PHASBOURG, etc. ; et la plongée sur STRASBOURG, sur plusieurs axes ; avec des accrochages terribles avec les forts entourant la ville, mais aussi avec une charge de cavalerie, telle une houle balayant tout sur son passage. Et en tête de cet ouragan, le 3ème escadron avec notre ami Serge VEZ qui fut allumé sur son "TERRIBLE".

Souvenez-vous du célèbre message envoyé par le Colonel ROUVILLOIS, "TISSU est dans IODE". Et le drapeau tricolore hissé sur la cathédrale.

Nous sommes à STRASBOURG et en ALSACE, ces deux mots magiques qui chantent une si belle musique à nos oreilles.

Et commença la période de pré-NOËL, "NOËL en FRANCE" 1944 que quelques camarades ont bien voulu nous conter.

NOËL EN FRANCE

RÉGIMENT BLINDÉ
RB FM
FUSILLIERS MARINS
Scandale !!



Matelot Fourrier - ASCIONE Cyr - 1er F-Camad

Nous envoie les deux documents qui illustrent le début de nos récits "Souvenirs de Noël!". Le premier, Y/YSER, nous avait mis le cœur en joie par ses couleurs mais aussi, à l'époque, soulevé un tollé général bon enfant : l'imprimeur avait "osé" écrire FUSILLIERS, avec 2 "L" – Scandale !!

Nous félicitons notre camarade, pour sa promotion en grade d'officier du mérite.

Il nous dit sa tristounette soirée de Noël au C.A.M.A.D, à l'Ecole Militaire à Paris.

"C'était le deuxième Noël que je passais loin des miens. Le premier en 1943 au hangar 14 à Casablanca.

Ce soir de Noël, je me trouvais de service au C.A.M.AD, en compagnie, sauf erreur de ma part, du matelot DESIDERI.

Ma pensée allait vers ma famille qui assurément, se préparait pour la messe de minuit en Eglise de notre quartier à Bab El Oued, pour prier en pensant à ses enfants engagés dans cette guerre.

Vers 20 heures, j'ai pris un repas au bureau, à minuit, j'ai prié en tant que chrétien, vers 1 heure du matin le 25, nous avons pris un vin chaud suivi de quelques fruits.

Ma pensée, pendant cette heure, allait vers mes camarades du Régiment qui combattaient en Alsace.

Nous avons assuré le service jusqu'à la relève de 8 heures.

C'est ainsi que j'ai passé Noël 1944".

Q/M Canonnier - CLUZEL Joseph - 2F/3

Le fidèle des fidèles de notre Amicale n'étant à Noël 44 pas au RBFM qu'il a rallié le 1er avril 1945.

Mais il a connu d'autres Noël de combat dont il nous fait le récit.

"A Noël 43, je me trouvais embarqué sur le dragueur D325, en Italie après avoir quitté le Richelieu, le 15 octobre, en provenance de l'Extrême-Orient. Nous avons vécu, ce Noël 43, près du front de bataille de la SPEZIA, où trois divisions blindées allemandes, terrées dans les nombreux tunnels de la région, faisaient face à la 3ème US/ARMY. Nous étions affectés à la TASK FORCE UNIT. Notre mission était de faire le nettoyage des mines en mer, pour permettre aux forces navales alliées, de préparer un assaut final de cette forteresse imprenable par terre. Malgré les bombardement, de jour et de nuit, par l'US FORCE, cela dura plus de trois mois.

Après cela, en mai 44, ayant suivi un entraînement dans les camps des "Marines" aux U.S.A., entraînement assez dur et inoubliable".

Je devais rejoindre à Paris le RBFM, ce qui fut pour moi un grand honneur. Atteint de paludisme, je n'étais plus apte à un nouveau départ pour l'Indo. Je fus donc démobilisé.

Matelot fusilier - DI SANDRO Christian – 4/3 INDO

Engagé dans la marine en 1942 pour aller en AFN, surpris par les évènements de novembre 1942, il s'engage dans la Résistance, en Ardèche en particulier. Sa conduite lui vaut d'être homologué S/Lt FFI. Au passage de la 1ère armée française, fin août 1944, il s'engage dans le bataillon du PACIFIQUE. En Alsace, il est muté au 1er R.F.M. Etant volontaire contre le JAPON, il est muté au R.B.F.M. et fera toute la campagne d'INDOCHINE.

Voici son récit de Noël.

"En décembre 44, la 1ère DFL avait été dirigée sur la région de Bordeaux afin de réduire la poche de Royan qui verrouillait l'accès au port de Bordeaux.

Après la bataille des Ardennes, l'Etat-major allié, impressionné par la puissance de cette offensive, devait envisager le repli des troupes engagées en Alsace sur la ligne des Vosges afin de raccourcir le front.

L'ennemi est décidé à engager d'importantes forces pour reconquérir l'Alsace, tout particulièrement la ville de Strasbourg.

L'orgueil national avait aussitôt poussé le gouvernement français à s'opposer énergiquement à ce repli, il y avait engagement moral vis-à-vis de ces populations qui avaient accueilli nos troupes avec enthousiasme.

Ce retrait général risquait d'exposer les populations aux représailles des allemands.

C'est au moment de Noël qu'arriva l'ordre de ramener la division en Lorraine.

Ce fut alors le grand voyage, notre train allait par une immense diagonale tout au long d'une France figée par un froid rigoureux, au travers du Massif Central où s'était particulièrement concentrée la Résistance intérieure, âme du pays de France, une fois encore, révolté.

Dans la nuit glaciale, notre convoi emportait dans ses wagons non chauffés sa charge de jeunes vies, des vies de vingt ans.

Dans le silence et l'obscurité, les marins se serraient emmitouflés dans leur capote afin d'y retenir un peu de leur chaleur. Pourtant, c'était le temps de Noël. Beaucoup, sans doute, y pensaient avec intensité. Dans ce lourd silence, ils revivaient leurs souvenirs ainsi qu'ils les avaient mérités et vécus. Pour la plupart, c'était certain, ces souvenirs les ramenaient au pays, à la maison familiale. Croyants ou incroyants, ils ne pouvaient s'empêcher de s'attendrir sur la nuit de Noël, elle demeure pour tous la fête où se manifeste l'amour, la charité et l'affection.

Rien n'est plus éloigné de la guerre que l'émouvant symbole de Noël.

J'étais chrétien, mais avec beaucoup de pointillés. Quatre années d'occupation, d'oppression, d'humiliations et de souffrance m'avaient convaincu de ne jamais tendre ma joue gauche.

Mon engagement dans la Résistance comme dans l'Armée, n'avait pu me faire renoncer à la pitié car elle me paraît traduire un des côtés chevaleresque du combat.

La nativité, c'est aussi l'annonce d'un message de justice où, en proclamant la fraternité entre tous les hommes, on condamne peut-être en vain toutes les formes de l'esclavage. Pour moi, le combat absolu mené contre une forme moderne des invasions barbares.

Dans cette nuit si particulière, nos vies menacées se fortifiaient dans l'espérance. On ne peut échapper aux profondes pensées que l'on réserve aux camarades disparus, leurs visages apparaissent magnifiés par leur sacrifice car ils ne furent ni contraints, ni mercenaires. Leur choix fut volontaire, exempt de tout intérêt personnel.

Au petit matin, le convoi manœuvre, pousse ses wagons et s'immobilise sous un ciel bas, la neige est partout.

Un grand bâtiment s'allonge le long des voies, nous apprenons alors que nous étions à Bayou en Lorraine, dans la région de Lunéville.

Dans la journée, nous sommes cantonnés dans un petit village, quelque part au milieu des vergers dénudés, au loin s'aperçoit la ligne des Vosges. Le cantonnement pour notre groupe se réduit à une pièce enfumée, il fait froid et ce n'est plus Noël. Quels seront les autres ?

J'ignorais alors que le Noël 45, je le passerai en Mer Rouge, sous un ciel biblique piqueté d'étoiles. Nous naviguions vers l'Indochine à bord du "Tourville".

Réunis sur la plage arrière, nous assistions à la messe en short et chemisette. Merci mon Dieu de m'avoir protégé jusqu'à présent. En écrivant cela, je sais bien qu'il ne peut y avoir de protection particulière mais Noël, qui est une fête d'Espérance, s'offre ainsi aux soldats.

Cette messe est un moment de mélancolie, le souvenir de chez nous ne me quitte guère, les cantiques traditionnels rappellent notre église, les messes d'antan où gosses, nous étions heureux que ce soit Noël. Aujourd'hui, tout est différent. Noël en mer sous le vent du large, Noël entre marins, Noël insolite, moment de solitude dans un flot humain.

Plus tard, la soirée s'anime. C'est un concert de chansons que nous offrent nos chanteurs amateurs, c'est un cadeau car ces airs populaires nous parlent du pays de France alors que nous sommes si loin, sur le globe qui nous éloigne toujours plus.

Le Noël de 46, nous le passerons à Cantho en Cochinchine, pays des grandes rizières au bord du Mékong".

Sous-Lieutenant BREVARD - *EM*

Aucun de nous n'a oublié cette nuite de NOEL 1944 passée dans nos cantonnements alsaciens. Plus de soixante ans plus tard, ces souvenirs ressurgissent.

Nous étions à BLAESHEIM, au nord de STRASBOURG et chacun retrouvait dans ce calme relatif (cf. ERSTEIN), début décembre, l'ALSACE. Mais deux surprises nous attendaient.

D'abord le froid qui envahissait la plaine d'ALSACE, une offensive qui, allant croissante, nous surprit jusqu'à cette nuit de NOEL où le thermomètre descendit allègrement jusqu'à moins 28°, gelant cette campagne bien morne, offrant ses routes verglacées.

Ensuite, le 24 décembre au matin, ordre de la D.B. qui nous alerte : maintenir autour de nos campements une vigilance particulière durant cette nuit de NOEL. Le Commandant MARTINET nous réunit alors et nous devions organiser autour de BLACSHEIM la surveillance des abords du village, la défense des entrées routières et rendre compte régulièrement. C'était l'après-midi du 24. Le dispositif est mis en place, chacun s'organisant à son poste. Après cette offensive du froid, nous voilà face à une autre offensive, bien différente venue aussi du nord. Les Allemands progressent depuis les ARDENNES en direction de STRASBOURG. La mission était claire, nos moyens faibles.

Il fallait remplir cette mission : moins 28° c, neige et verglas, une nuit sans éclairage bien sûr et parcourir les rues de BLAESHEIM pour assurer les liaisons.

Au petit matin, lever de l'alerte, chacun retrouve ses activités ... ce jour du 25 décembre 1944.

Q/M mécanicien - CHOUAN Jean - EM et 1F

Servit sous divers guidons à l'intérieur du RBFM : EM, 1er escadron, EM et nous conte ses tribulations.

"le 25 décembre 1944, je me trouvais au 1er esc/1er peloton. Venant de l'E.M. Je me trouvais alors à EBERSHEIM, au bord de l'ILL. Il faisait un temps très froid et neigeux. Le jour de Noël, ô surprise, j'ai reçu un colis contenant des friandises avec une petite lettre, fort chaleureuse, portant l'adresse de l'expéditrice.

Je suis allé la remercier, plus tard, du grand plaisir qu'elle m'avait donné.

L'ambiance dans notre peloton était excellente. Je faisais de nombreuses liaisons avec les autres pelotons et je me rappelle, très bien, de la route Ebersheim-Benfeld.

Je rencontrais assez souvent et avec joie, quelques camarades qui, comme moi, étaient natifs de la Manche, Yvetot, Nerée, Fossey et d'autres.

Après l'Alsace, j'ai repris ma place à l'EM, comme conducteur du Commissaire Pages et je suis resté avec lui jusqu'à la fin des combats".

Matelot fusilier - LE HAGUEZ Pascal - 3/1F-INDO

N'était pas au R.B.F.M. en décembre 1944 mais au 4ème Régiment de F.M. qui tenait les allemands en respect, autour de la poche de Lorient, pour les empêcher de faire des raids et de piller la campagne".

Puis il rejoignit le RBFM, France et Indo. Ses souvenirs sont un peu flous, il regrette de ne pouvoir nous en dire plus ; pas aidé par les lacunes de ses papiers militaires.

En te lisant, les anciens du 3ème, se souviendront de toi.

S/M fusilier.- LE LAY Ernest – 1F/3

Regrette, en raison de son grand âge et de ses infirmités, de ne pouvoir venir à nos réunions, mais son souvenir est solide et fidèle.

"Après avoir été blessé, le 23 novembre à Romanvilliers, avec le matelot fusilier MANDRICHI qui fut tué, j'ai été évacué dan un hôpital de campagne ; puis à l'hôpital américain de BAR LE DUC, seul français parmi 1 200 blessés.

A la messe de minuit, pour moi tout seul, les Américains ont joué LA MARSEILLAISE.

C'était fort émouvant, j'en suis encore tout remué".

Matelot fusilier - GAUTHIER Raymond - 1F/2

Evadé de France à 16 ans et après plusieurs séjours en "tôles" espagnoles nous a rejoint au HANGAR 14 où il fut, sans doute, le plus jeune du RBFM. Après avoir été le coéquipier de notre ami MOREAU sur l'A.M. HUNIER, détruite à Longchamps, il devient une sorte de chauffeur polyvalent, peu marqué par Noël.

"Autour de Noël, je conduisais une traction AV Citroën décapotable que j'avais récupérée, avec le Lieutenant DIVORNE à Darnay.

A Noël, j'étais souvent avec Albert BAGUR mais j'ai passé cette fête, seul, dans une salle de classe d'une école de BENFELD, Albert étant lui hébergé chez une bonne hôtesse. Puis après, en route pour de nombreux villages où le 1er esc. était dispersé. Je le rejoignais de temps en temps et j'étais de suite, embauché pour des patrouilles ou des gardes.

Jour de l'an : pas de souvenirs particuliers. Je prends alors une Jeep et avec mon coéquipier KAMIR, nous avons fait cap sur BITCH où nous avons trouvé dans un village en ruines, une seule ferme "habitable". Tout le 2ème peloton dans une seule pièce ; grand froid. Et les chaussures... toujours trempées ! Je me retrouvais souvent avec Henri JURAMY. Dans le petit village où nous étions, DAMNON, je dormais dehors, bien enveloppé dans un cocon de toiles de tentes et de couvertures.

Entre-temps, j'ais hérité d'un DODGE 6x6 avec remorque ; j'étais une véritable entreprise de transport.

Et nous voilà en janvier 1945. Je viens d'avoir 18 ans.
Je crois que le jeune matelot avait bien tenu sa place". Brave Raymond.

1er Mtre fus.- DOUARD Gilbert - 4/1F/3 Indo

Après la chevauchée fantastique de la traversée des Vosges et la libération de Strasbourg (baptisée par le Maréchal de Lattre, (manoeuvre d'une Sotnia de Cosaques), a remarqué dans le peloton, une baisse très nette de l'exaltation des combats.

Très vite, nous quittâmes la Capitale alsacienne, pour prendre le cap vers le Sud et la plaine d'Alsace. Pas de changement dans le char, si ce n'est le remplacement des chaussures américaines en "papier buvard" par de belles bottes allemandes portées par Juan et Destru et l'apport de sacs de couchage en "peau de mouton" "offerts" généreusement par les Teutons.

Par petits bonds, nous atteignons Obernaï, Niedernai, Epfig et enfin Chatenois, près de Sélestat. Pendant cette période, nous sommes souvent en première réserve avec activité de patrouilles amis sans combat sauf contre les lièvres alsaciens ! Le ciel est gris ; les arbres, des squelettes noircis ; la terre, sans intérêt et... sans neige. Le morne ton est aggravé par les récit des camarades, retour de permission qui nous montre une France qui sort de ses ruines, qui chante et même danse. Un peu moroses, nous avons l'impression d'être sur la touche "abandonnés de tous... exceptés de leur mère V. Hugo).

De Noël, nous en sommes rendus aux Vigiles, nous n'en parlons pas. Ce n'est pas pour nous...

Pour ma part, depuis mon dernier Noël familial en 1936, alors que j'étais en Bataillon de F.M. à Lorient, j'ai un peu perdu mes contacts et mes repères avec cette belle fête – jugez-en :

Noël 1937 : en mer, démontée !, sur "LE MARS"
Noël 1938 : toujours sur "LE MARS", dans le Sud Tunisien
Noël 1939 : en mer, en Atlantique, sur "LE BERTIN"
Noël 1940-41-42 : sur "LE BERTIN", aux Antilles – mais ce Noël sous les tropiques, avec "petit punch", ne rappelle en rien, les Noëls berrichons.
Noël 1943 : RBFM-HANGAR 14-CR : le néant total.

Et nous voilà en décembre 1944 avec la sensation d'être un peu oubliés.
... ... Un rayon de soleil nous réchauffe tout d'abord, c'est la distribution à tous, de la jolie carte de Noël en France, mise en tête de ces récits. Avec ses belles couleurs, ancre rouge Y en or, et les mots merveilleux "Noël en France", légère, aérienne, avec ses "cocoricos" de Chanteclerc et le coup de clairon de Déroulède. Un ballon d'oxygène par un colis avec plein de friandises mitonnées par les amis Strasbourgeois amicaux et reconnaissants, accompagnées par une carte pleine de chaleur et d'amitié. Nous ne sommes pas oubliés !

A Châtenois, le peloton n'est pas dispersé. Il s'est installé, dans un ensemble, dans un immense atelier désaffecté. Quel plaisir de retrouver les copains ! Et voilà, la cerise sur le gâteau. Alors que depuis le débarquement, chaque véhicule fait sa popote, notre gentil chef de peloton décide, dans sa grande sagesse, que le souper du 24/12 sera un peu retardé et baptisé REVEILLON que nous prendrons, tous ensemble autours d'une table d'hôte improvisée dans l'atelier – Et ce repas eut lieu à base de nos rations bien sûr, mais agrémenté de victuailles, de douceurs et... de liquides recueillies par des FM Moines/Soldats quêteurs qui avaient sollicité la générosité des paysans alentour.

Ce n'était pas la cène chrétienne, bien sûr mais bien la communion de tous dans la joie, les chants, la bonne humeur et l'amitié, solide comme un roc, puisqu'elle dure encore.

Quel excellent cordial que jamais apothicaire n'a fait.

La fête dura fort tardivement et chacun retrouva, dans un confort très spartiate, son couchage en peau de mouton, en rêvant à des Noëls de paix pour tous les peuples – Mais ceci est une autre histoire.

EV REBOUL Georges - Croiseur Montcalm

Et notre Président, où était-il me diriez-vous ?

A bord du "MONTCALM" depuis octobre 1943, il se morfondait après l'exaltation des opérations de Normandie et de Provence. Ciel vide, veille monotone comme chef du secteur D.C.A. arrière.

Le "MONTCALM" faisait partie, depuis début septembre 1944, de la FLANK-FORCE interalliée chargée de soutenir l'armée américaine bloquée dans sa progression à travers la chaîne montagneuse bordant la RIVIERA italienne, par des ouvrages fortifiés en altitude. Cela se traduisait par des appareillages de TOULON ou des SALINS d'HYERES pour 3 ou 4 jours, pendant lesquels nous distribuions quelques obus tout en nous méfiant des vedettes lance-torpilles tapies dans les ports de la côte. Retour à TOULON, exercices, entretiens et nouvel arrosage des résistances ennemies du côté Est de la frontière Franco-italienne. Cycle fort monotone.

A Noël 1944, nous étions à TOULON, en alerte me semble-t-il. Messe et fête de Noël à bord. Peu de souvenir, sauf que le soir du 25 décembre, nous apprenions l'abordage du "TERRIBLE" par le "MALIN" qui y perdit son avant.

Depuis début décembre, je harcelais mon commandant pour qu'il appuie ma demande de mutation au R.B.F.M. mais les effectifs étaient complets et je du attendre la relève de février 1945 pour arriver enfin au Régiment.

Avec moi, supportant mal cette frustration, car il s'était porté volontaire LEQUEUX, Chef de l'un des affûts quadruple de 40 BOFORS télécommandés, qui vivait à ma vue directe depuis des mois aux postes de veille et de combat et que j'appréciais beaucoup.

Nous nous sommes retrouvés en Indochine. Lui au 2ème escadron, moi au 4ème, d'abord second et chef du 3ème peloton, puis commandant l'escadron après le débarquement au TONKIN.

EV1 - BARNAUD Jean - – 2F/3

Chef du 3ème peloton du 2ème escadron, joue d'abord les Louis XVI qui écrivait sur son agenda, le 14 juillet 1789 = Rien ; mais il nous dit après ses sentiments sur cette période de Noël 1944.

Sentiments qui rejoignent beaucoup de ceux de nombreux camarades.

"23 décembre : Relève à Wittenheim, repos à Nord House.
24 au 31 décembre : repos à Nord House.

Mes souvenirs sont assez vagues sur cette période de repos après des semaines d'opérations quasiment ininterrompues du 30 octobre au 23 décembre. Les derniers deux jours, en particulier, passé à Wittenheim, d'attaques bloquées et aussitôt suivies de contre-attaques allemandes également bloquées, tirs d'artillerie, de mortiers et de fusées à répétition, auront été très éprouvantes.

Aussi le repos était plutôt le bienvenu, consistant à dormir, à se laver... et à se retrouver entre officiers, camarades du 2ème escadron, pour des repas présentant autres choses que les rations de combat américaines !!!"

Q/M Gabier - MALHERBE Georges - 3/2 F et INDO

A, ainsi que son épouse, de gros problèmes de santé touchant en particulier sa mémoire. Nous souhaitons de tenir bon la rampe au "père la pipe", fidèle entre les fidèles de nos réunions parisiennes d'antan et qui a fait un gros effort pour nous conter ce qui suit.

"Début décembre 44, partant de KRAFFT pour FRISENHEIM, avec le L.V. BONNET, patron du 3ème escadron où il devait établir son PC, j'avais toujours en mémoire, au moment de Noël, le drame subi par le 2ème peloton, à la sortie de BOOFZHEIM lorsque devant le DODGE "JURANCON" que je conduisais, nous vîmes s'affaisser l' E.V. LACOIN, gravement touché par une balle qui lui traversa le poumon. Il lui fallu plusieurs mois pour se rétablir : ce n'est qu'au Printemps que nous avons eu de ses nouvelles, alors que nous étions au repos à SAINT FLOVIER.

FRISENHEIM était le village le plus avancé face aux Allemands qui nous observaient depuis DIE BULSHEIM, éloignée seulement de 2 à 3 kilomètres au Sud et de RHIMBEAU, au NE, à peu près à la même distance. Notre position n'avait rien d'enviable et nous subissions, nuit et jour, des tirs d'artillerie et de trains-bleus, de triste mémoire.

Je me souviens, à quelques jours de Noël, avoir couru à perdre haleine devant une salve d'obus. Je crois que Jazy n'aurait pas pu me rattraper. Par une chance incroyable, je n'ai rien eu.

Malgré tout, nous attendions Noël avec l'impatience, mais le visage détendu de notre patron nous donnait confiance, quant à la suite.

Nous avons retrouvé les chansons de bord qui nous détendirent. Puis, ce fut pour chacun d'entre nous, la joie de recevoir un colis amoureusement préparé par les Alsaciens eux-mêmes. Le LV BONNET avait fait le nécessaire pour la boisson et, je me demande encore aujourd'hui, comment il avait pu y parvenir, compte tenu de l'environnement.

Il nous signale la présence du Général de Gaulle au sein de la DB où il venait passer Noël à OBENHEIM, je crois. Il reconnaissait l'effort du RBFM, tout en lui confirmant que la relève était proche.

Puis nous rejoignîmes nos caves respectives où nous avions trouvé refuge parmi les betteraves et les gravas".

Q/M mécanicien - HAUBOUT Robert - 4F/1

Regrette de n'avoir pu passer le premier Noël en France, au sein de son peloton. Il nous dit :

"Le Noël 1944, j'étais à l'hôpital américain de BACCARAT pour soins intensifs aux pieds pour début de "PIEDS GELES", j'ai été remplacé aux manettes de "LA TEMPETE" par SUBRA, du char "ORAGE".

Je suis resté une quinzaine de jours à l'hosto avant de rejoindre le peloton, en auto-stop à HAGUEMAY-AUCHVILLER".

Il conclut en écrivant que c'est bien peu de choses... mais il ajoute que son vœu le plus cher c'est nous réunir encore très souvent tous ensemble.

S/M mécanicien - VEZ Serge – 3F/1

Qui fut de 1948 à 1952-1953, notre président très actif et dynamique, nous a conté, avec humour, dans un livre savoureux, intitulé "LES ŒUFS", sa carrière maritime.

Il en a extrait le condensé ci-après qui concerne la période de Noël 1944 et qui couvrait une permission bien méritée par de longues années de "sous-marinade" et de combats.

Fin novembre 1944, je suis chef du char "TERRIBLE II", le TERRIBLE ayant été détruit le 23 lors de la libération de STRASBOURG ; l'équipage est inchangé, tout le monde s'en étant tiré : LE BOULCH – MOUSCADES – ALLAIN – LE GOURRIEREC.

Le canon est inauguré le 3 décembre, au détriment de 3 automitrailleuses à BOOFZHEIM, et le lendemain d'un canon automoteur à FRIESENHEIM.

C'est avec grand plaisir que j'apprends, juste avant Noël, que je suis envoyé en permission à PARIS pour une dizaine de jours.

INTERMEDE PARISIEN

Le parcours se fait en camion, avec rendez-vous fixé pour le retour.
Quelle joie de retrouver maman, la famille et le voisinage.
Je suis obligé de faire une formalité à l'échelon arrière du Régiment. Je me rends compte que là rien ne manque : tout le monde a des snow-boots, ce qui n'est pas le cas en Alsace, les pistolets Colts battent les cuisses guerrières, ce qui explique que j'ai une mitraillette (que je préfère d'ailleurs).

Noël est fêté dignement en famille, questions et réponses vont bon train.

Dans la conversation courante avec des gens de rencontre, ceux-ci parlent du temps de guerre comme si celle-ci était terminée (il ne sont plus concernés et s'en foutent).
Le marché noir est florissant, le luxe s'étale dans certains milieux. Sorti avec ma cousine Jeannine dans un bon restaurant, l'addition en main, je demande l'air menaçant s'il n'y a pas une erreur. Le garçon revient en disant que c'est gratuit pour nous.
Il y a beaucoup de militaires alliés qui apparemment mènent la belle vie.
Il est des civils qui découvrent après réflexion avoir fait partie de la résistance, et débitent des scénario mal ficelés. Certains portent des uniformes incertains, avec des galons improbables, s'occupant paraît-il de besognes de police.
Quand se développe la contre-attaque de von RUNDSTEDT dans les Ardennes beaucoup se sentant menacés, se demandent "ce qu'il foutent là bas".

S'il n'y avait pas la famille, je repartirais avant la date. Celle-ci arrive et je me retrouve avec mes compagnons tous écœurés pour les mêmes raisons.

Le 4 janvier 1945, je rejoins le TERRIBLE II avec bien sûr de petits cadeaux, à BOOFZHEIM. Le pays a été occupé par l'ennemi lors de l'attaque von RUNDSTEDT, et repris par les mêmes unités qui l'avaient délivré en automne 1944.

Q/M Cuisinier - TARDY René - 3 INDO / PHR

Qui a participé avec le LST 382 et le LV LACOIN au débarquement d'HAIPHONG le 6 mars 1946 et affecté depuis au 3ème esc. du Commandant MOREAU, nous narre l'histoire d'un Noël, au TONKIN, en 1946, hautement dramatique.

"Dès le 20 novembre, éclatent les incidents graves de LANGSON et HAÏPHONG-HANOÏ n'est pas encore touché par la vague sanglante mais vit des moments de tension désagréables.

Les "Sakos" renforcent les défenses du parc à charbon, sur les bords du Fleuve Rouge.

Le 9 décembre, la route est coupée par une tranchée et des barricades. Le 2ème peloton renforce un cantonnement du Génie.

Le 19 décembre, toutes les lumières de la ville s'éteignent brusquement et les premiers coups de feu éclatent dans la nuit noire éclairée par les incendies. Les Viets attaquent dans tous les quartiers. Pour les FM, c'est le début d'un Noël meurtrier.

L'escadron compte déjà trois blessés, l'EV IMBERT, et les Q/M SALOU ET BELEAU.

Le 21 décembre, les FM nettoient le village de DONG HAN. Le Moal est tué le 23 au cours du dégagement du carrefour des route 164 et 199.

Le S/M VERDIER et le matelot BICHARD sont tués le 24. Au cours d'un engagement brutal, le P/M ROLLAND est blessé dans le dos.

Jusqu'au 20 février, l'escadron MOREAU est de tous les coups durs.

Le 11 janvier, sont blessés, les matelots BUCHAUDET, CHAPUT et le matelot LOEUILLET est tué en patrouille. Le 12, sont blessés les matelots HASCOET, VANTEVEL, en soutien sur le Fleuve Rouge jusqu'au Pont des Rapides.

Le 15, au cours du dégagement de la Route circulaire, les Q/M CHEVROLAIS et BELLEVILLE sont tués.

Le 25 janvier, le peloton VATELOT (ABOLIVIER, CALVEZ et BRANCHE) progresse en tête des blindés. Sont blessés les matelots ARTIGANAVE, HAGLIERE, BUCHAUD et NADON.

Le 20 février, le 3ème esc. est réuni à la maison LARIQUE à VATCHAÏ.

Le 23, le 3ème escadron quitte le TONKING, sur l'ATHOS III – MISSION ACCOMPLIE".

Retour en France.

Matelot torpilleur - CHARLIER Jacques – 4F/1

Nous relate, non pas la nuit de Noël 44 mais son réveillon du 31 décembre et les événements suivants ou précédents cette fête.

" A quelques encablures de la frontière, entre Bitche et Sarguemines, un petit hameau avec encore quelques habitants, très heureux de nous accueillir. Avec les moyens du bord, ils nous invitent à partager, avec Solchan et Menert, leur modeste repas de réveillon. L'ambiance est conviviale. Quelle reconnaissance à ces gens qui savent pourtant que les Allemands ont repris l'offensive et qu'ils sont à deux pas de chez eux.

A l'extérieur tout est calme ; y aurait-il une sorte de trêve ?

A l'intérieur de la maison ce n'est pas pareil. C'est la liesse et à minuit, on se congratule avec l'espoir que 1945 sera l'année décisive.

Dans un élan, nous sortons de la maison voulant faire partager à tous, notre joie.

C'est la cavalcade ; il fait noir, un fil de fer qui traîne, on se rétame. Quelques uns dont je suis, se retrouvent sur la neige, justement comme il se doit, maculée de mazout.

Nous n'étions pas bien beaux ! N'importe, ceci n'a pas terni l'ambiance. Ca valait bien de reprendre un petit coup... modérément bien sûr !

Mais après les Agapes, le combat reprend.

Les Allemands, réitéreront la tactique de 1940 leur ayant si bien réussi, reprennent l'offensive sur la frontière Nord Est.

Pour nous, au lieu d'un retour vers l'arrière et vu les circonstances, c'est vers cette frontière que nous nous dirigeons.

Après plusieurs journées en stationnement dans plusieurs patelins, notre randonnée nous amène sur les hauteurs de GROSS REDERCHING où la 12ème RCA a déjà pris contact avec l'ennemi.

Pour nous, il ne se passe pas grand chose. La nuit approche ; nous nous installons sur le grand lit blanc, l'œil ouvert et l'ouie tendue. C'est le calme.

Mais brusquement, c'est le branle-bas de combat.

Nous embarquons sur les véhicules et en route vers l'arrière. Que se passe t-il donc ? Ca tire de tous les bords, et du gros calibre. Evidemment, les TD assurent l'arrière-garde. Les Américains tirent avec leur 240 pour arrêter la progression de l'ennemi.

La route est longue ; les arrêts fréquents. Ce n'est pas la joie pour nous. Enfin, nous retrouvons, après la courte retraite, des lieux plus cléments.

C'était une nuit comme beaucoup d'autres, un tapis tout blanc... un ciel empli d'étoiles. Tout pour faire un rêve !"

L.V DURVILLE Chef du 3ème Peloton du 4ème escadron

Après la libération de Strasbourg, la 2ème DB demeure quelques jours dans les environs de la ville, se préparant à appuyer la première Armée française dans ses efforts pour s'emparer de COLMAR. Dépendant toujours du sous-groupement MASSU, je reçois l'ordre d'installer mon peloton à EBERSHEIM, 6 km au nord de SELESTAT, ville que je suppose être aux mains des allemands.

En positionnant mes destroyers à la sortie du village, je découvris une profonde et large tranchée anti-chars dont j'ignorais l'origine et que je considérais alors comme une possible protection, en cas d'attaque de blindés ennemis. En fait, dans les trois semaines que je passerai à EBERSHEIM, je n'eu aucune menace à redouter, seulement quelques tirs d'obus ennemis, non loin de mon cantonnement, pouvant provenir d'une batterie allemande dans l'Est, non loin du Rhin. Par le curé du village voisin d'EBERMUNSTER, j'appris bientôt que ma position était vraisemblablement signalée à une batterie ennemie, par un observateur installé dans le clocher du village. Je prenais cette information comme sérieuse et, avec deux de mes chars, je décidais de canonner le clocher. Le curé me fit alors savoir que l'observateur visé avait rapidement dégringolé de son poste. Hormis cet incident qui aurait pu mal terminer, tout mon équipage garde, j'en suis certain, un excellent souvenir de ce court séjour à EBERSHEIM durant lequel il fut particulièrement choyé. Aussi, lorsque le 20 décembre, je dus annoncer que nous allions bientôt partir pour la SARRE, pour relever une division blindée américaine[1], chacun comprit que notre départ serait certainement sans retour.

Le 23 décembre, par un temps exécrable, je rejoins à MARLENHAIM, 25 km dans l'ouest de Strasbourg, le sous-groupement MASSU qui m'apprend que nous allons occuper des positions, à une quinzaine de kms dans le Sud-Est de SARREGUEMINES, entre les villages d'ACHEN et GROS REDERCHING.

Le 24 décembre dans l'après midi, lorsque nous atteignons ACHEN, notre objectif, la neige tombe en abondance, et la visibilité est très limitée. Tout est blanc, la terre, le ciel, les quelques arbres devant nous. Au nord de notre position, il me semble entendre des éclatements d'obus de faible calibre. Je m'interroge. Comment vais-je pouvoir mettre à l'abri la vingtaine d'hommes de ma reconnaissance ? Il me faut absolument creuser des trous sur l'arrière des chars, et cela rapidement, car la nuit va venir.

Les hommes se mettent au travail. Ne sachant pas où se situe la ligne de l'ennemi, le bruit que nous faisons m'exaspère et me fait redouter une réaction de l'ennemi. Ah, si ces Américains ne nous avaient pas appelés pour les remplacer ! A la même heure, nous aurions réveillonné à EBERSHEIM. Encore avons-nous de la chance que les Allemands ne profitent pas de la situation pour nous attaquer par surprise.

Quelques jours plus tard, la surprise redoutée survint à courte distance de notre position, au village de GROS REDERCHING occupé par notre sous-groupement dans la nuit du 3 janvier 1945. Une compagnie de chars lance-flammes ainsi que des sherman dont les équipages sont vêtus et casqués comme des Américains, débouchent à l'entrée de GROS REDERCHING, aveuglant de fusées les tireurs des chars français à leurs postes dans les tourelles et criant "Américains Américains". Ce fut un vrai carnage qui s'acheva par la déroute des Allemands et des pertes sensibles du côté français.

---

[1] En partance pour les Ardennes où se préparait une bataille décisive pour l'issue de la guerre.

Le secteur de la SARRE redevenu fort calme, celui du Nord de Strasbourg s'aggrave à la suite du franchissement du Rhin par une force blindée importante dans le secteur de KILSTET qui encercle un bataillon de la troisième division algérienne. La 2ème DB nous envoie en renfort sur les lieux les 18 et 19 janvier 45. La situation rétablie, pas question de chômer. Le 20 janvier, je suis informé que nous allons renforcer à l'est de COLMAR dans le secteur de Neuf-Brisach, la première armée française, en s'opposant aux dernières forces allemandes qui quittent enfin l'Alsace.

J'ai raconté ces après-combats dans la revue YSER n°149 du 1er trimestre 2004.

EV 1 - MENGUY Jean-Jacques - 4/3 INDO

Nous dit que "ses occupations de Noël 1944 étaient sans grande importance". Oh ! Que si, cher Jean-Jacques, puisque vous suiviez le cours de formation d'E.O.R. à l'Ecole Navale de Casablanca.

Vous vous instruisiez pour vaincre l'hydra nazie qui occupait notre belle France. Nous aussi. Donc même combat !

Et puis, grâce à vos galons sabordés d'ASPI, vous alliez intégrer le peloton de notre cher "JIM LA JUNGLE" et devenir "notre" ASPI que nous aimions et estimions. Vous contribuiez grandement à la vie et à la qualité de notre peloton.

Et si votre colonne vertébrale, fragile et douloureuse, vous le permet, continuez à être le barde breton chantant de nos réunions, que nous l'espérons, continueront.

Q/M Gabier - MONJARRET André - 3F/1

Souligne que les souvenirs et les récits touchant à la période de Noël 1944, ne peuvent être pour nous que des histoires de combats et de guerre.

Il a vécu cette époque dans un déluge de tirs d'artillerie et de "cadeaux" d'obus de mortiers, avec des attaques continuelles des Allemands, de jour comme de nuit.

Pendant 15 jours à Frissenheim, sur la route de Strasbourg.

Il nous rappelle un événement mal connu ou vite oublié, la visite du Général de Gaulle à notre division, à Noël, et l'annonce d'une relève prochaine par des divisions fraîches.

On connaît la suite immédiate ; vers Le Sarre.

Mais le soir de Noël, notre camarade André vécut, comme les premiers chrétiens, une messe dans une cave.

Et ensuite, il a eu la joie de passer la soirée dans une famille alsacienne accueillante. Et ce soir là, il a même appris, le veinard à danser la valse... avec le chef de famille. La demoiselle de la maison étant à l'époque, un peu jeune ! Bon souvenir en définitive.

Matelot Armurier - LAURENT Jean-Yves - 2F/3

"**13 décembre.** Nous quittions NORDHOUSE après un séjour inoubliable. Le 2ème Escadron doit participer à l'attaque du G.T.V. sur WITTERNHEIM et BINDENHEIM. Le 3ème Peloton part le premier. Nous arrivons à WITTERNHEIM sous un bombardement violent. Difficile de se camoufler. Les toits nous arrivent sur la tête. Avec CORDIER et LECACHEUX et la mitrailleuse de 50, nous arrivons à trouver un trou d'obus dans un mur pour nous mettre un peu à l'abri. Une équipe de cinéastes des armées nous filme, on a la vedette ! mais ils ne restent pas longtemps.
Nous quittons notre trou et nous trouvons une accueillante cuisine pour nous faire chauffer quelque chose. Manque de pot, les Allemands ont repéré la fumée et voilà les 88 qui descendent. Un obus éclate sur la cuisinière. HELIAS et moi sommes projetés à terre. Daniel est blessé aux reins, LE CORDIER à la cuisse. MILHAU, je ne sais plus, et BORLOT dans "la plus belle partie de son individu" nous dit-il en gueulant. LECACHEUX, sorti pour satisfaire un besoin naturel, tombe le cul dedans ! Nous ne pouvons donc rester là, étant repérés. En route pour un coin plus calme, il n'y en a guère. Les "trains bleus" (mortiers) se sont mis aussi de la partie et ils sont efficaces.

14 décembre. Nous avons traversé le village et pris place dans une ferme près du cimetière (bien placé) sur la route de NEUENKIRCH. Nous participons à l'attaque sur BINDENHEIM avec le détachement de DRONNE LA NUEVE. L'attaque échoue à cause d'un violent bombardement qui empêche le débouché des fantassins et le travail des sapeurs. De nombreux Jagtpanthers, bien camouflés, et détruisant les chars de tête, ne sont pas étrangers à cet échec. Ils sont impossibles à localiser.

Le 1er Peloton se porte dans l'après-midi à NEUENKIRCH en soutien d'un bataillon de parachutistes qui attaquent le long du canal. Quand l'attaque est stoppée, le 1er Peloton est à NEUENKIRCH en D.C.B., les 2ème et 3ème Pelotons à WITTERNHEIM en D.C.B., face au Sud et à l'Ouest. Le bombardement est constant.

Le 16 décembre, après un bombardement sérieux, une contre-attaque allemande se déploie pour reprendre WITTERNHEIM. Les consignes : ne tirer qu'à bout portant sur un but en valant la peine, pour éviter de faire repérer nos chars. SPARFEL avec "L'Epervier" détruit un Jagtpanther à 100 mètres. L'attaque allemande a échoué. Le bombardement ennemi reprend aussitôt.

Pour nous, dans la ferme, nous avons d'autres problèmes. Le paysan n'a pas lâché ses vingt vaches et un veau. Il nous faut essayer de les traire et de les alimenter. Quelle corvée ! Avec cela, le tabouret de traite n'a qu'un pied. Une fois assis, l'équilibre est plutôt instable : Pour la nourriture, nous avons un stock de betteraves, mais il faut les couper avec une machine (à bras).Heureusement, il y a du monde : l'équipage de l'AM "Aigle", SM LE BROUDER, CHAPAZ Conducteur, HELIAS Mitrailleur, LAURENT Radio, et l'équipage de la jeep du Lieutenant BARNAUD, CORDIER Conducteur, LECACHEUX Voltigeur.

WITTERNHEIM le 23 décembre 1944

C'est toujours aussi intenable. Les 88 et les "trains-bleus" (gros mortiers) ne nous laissent aucun repos. Trois Jeeps ont été incendiées dans leur granges. J'ai vu CAZORLA arriver vers moi. Il pleurait. Il n'avait plus que son havresac. Sa jeep avait brûlé ! Pauvre Gugus. Pour une fois, ils ne s'engueulaient pas RIVIERE et lui ! Quelle équipe !

Pour nous, à la ferme, nous avons effacé un 88 en plein dans le local à grains. Ca devient intenable ! Nous espérons être relevés avant Noël pour sortir de cet enfer. Enfin, c'est la guerre. Vers 16 heures, une jeep arrive. C'est POUCHAIN et la Joyeuse (jeep du Capitaine GUILLON). Il apporte la bonne nouvelle : nous sommes relevés demain matin. D'abord les véhicules légers, jeep, AM et dodge. Le moins de bruit possible car les 88 se déchaînent facilement. Les chars suivront car eux ne craignent pas les éclats d'obus et ensuite, à notre grande joie, direction NORDHOUSE, village où nous avons déjà passé 8 jours début décembre.

Nous allons encore loger chez l'habitant. Pour notre AM, chez M. et Mme WILLMANN, des gens adorables, nous sommes les enfants de la maison. Nous sommes aux anges.

Ce qui est dommage, c'est que nous allons être obligés de laisser notre lessiveuse de crème Chantilly. En effet, avec le lait de la traite des vaches, nous avons essayé de faire du beurre, mais nous avons dû oublier quelque chose car nous n'avons obtenu que de la crème Chantilly (une lessiveuse !). Quand POUCHAIN est arrivé, il en a dégusté une grande cuvette. Il a dû être malade !

Nous allons passer la dernière nuit sur nos rutabagas. Quelle corvée tous les soirs pour obtenir un couchage potable avec ces trucs tout en rondeur. Le Lieutenant BARNAUD, lui, avait un problème supplémentaire car, comme il se couchait toujours le dernier, il ne lui restait que les gros rutabagas ou les petits, ce qui lui compliquait encore la tâche.

Nous avons chargé les véhicules au maximum le soir, car le lendemain matin il ne va pas falloir traîner. Ca y est ! Notre dernière nuit est passée. Un petit déjeuner en vitesse et on embarque. Je prends le volant de l'AM "Aigle" car CHAPPAZ a un panaris. Moteur en route, direction NORDHOUSE. Manque de chance, les vitesses ne passent pas, sauf la première. La glace bloque le levier de vitesses et nous n'avons pas d'eau chaude. Il nous faut quant même aller jusqu'à ROSSFELD où une brave dame nous fournit un peu d'eau chaude. Il fait un froid de canard, –15° à –20°. Le vent qui se lève n'arrange pas les oreilles !

Enfin, nous arrivons à NORDHOUSE. Accueil chaleureux. Ils ont débaptisé le Gasthaus et l'ont appelé "les Gars de la Marine" ! C'est vraiment sympa ! Après un bon décrassage, tenue n°1 à poste, nous commençons les visites aux amis en attendant midi et l'énorme choucroute que nous a mijotée Madame WILLMANN. Qu'est-ce que nous l'avons appréciée après les "meet and beans" et les "ham and eggs". C'est ça l'Alsace, inoubliable !

L'après-midi, tout le monde "Aux Gars de la Marine". Les cavaliers sont déjà parés pour le bal ! Quelle joie ! Le petit vin blanc coule à flots. Nous revivons, nous avons reçu du courrier, tout va bien. Il est doux aussi de retrouver un bon lit. Le quart de nuit est aussi agrémenté par une petite dégustation de schnaps gentiment servi par les employés de la distillerie devant laquelle nous passons au cours de notre ronde.

La journée du 24 a été utilisée à préparer Noël. "Les gars de la marine" n'a pas désempli et certains en avait un petit coup dans le nez ! La rivalité amoureuse (pour rire) entre POUMEAU et LECACHEUX pour la belle Fernande nous faisait bien rire. Mais P'tit Louis, vers 16 heures s'étant énervé, nous avons dû le coucher et l'enfermer à clé. Un bon somme le calmera. Après une légère collation à l'alsacienne, nous avons pris le chemin de l'église. Elle était pleine à craquer. Il y avait du monde partout.

Le père WILLMANN chez qui je logeais, avait emporté avec lui deux ou trois grandes aiguilles à chignon. "Ca peut toujours servir" m'avait-il dit ! Nous étions placés au fond de l'église sur la dernière rangée de prie-Dieu, derrière une rangée de femmes : la Tata, Mme WILLMANN, Fernande, Raymonde, POUMEAU, GERTOU et LAURENT. La messe a été un modèle du genre en rigolade. Le père WILLMANN avec ses épingles à chignon fait chanter les filles.

Une messe vraiment gaie. Vers la fin de la messe, j'entends frapper à la porte de l'église. C'était LECACHEUX : il s'était réveillé et se voyant seul, avait essayé de nous rejoindre. La porte d'entrée étant fermée, il a voulu sortir par la fenêtre de la chambre. Manque de chance, elle donnait sur un poulailler où il y avait des oies. Il était plein de fientes d'oies, elles l'avaient pincé partout sur la figure, sur les mains. Il était dans un état ! Je l'ai mis sur mon prie-Dieu, mais 5 minutes après il ronflait. Le père WILLMANN l'a mis à rafraîchir dans la neige. Il a fallu le ramener à la maison dans une brouette, puis on l'a recouché.

Nous sommes tous allés réveillonner chez la Tata et Fernande. Nous étions une bonne vingtaine. Nous avons été reçus comme des rois. Nous avons dansé et chanté toute la nuit.
Le restant de notre séjour, nous l'avons passé à manger, à danser et à boire. Nous étions jeunes à l'époque et les Alsaciens sont si gentils et avenants.

Mais les meilleures choses ont une fin. Nous quittons NORDHOUSE à 8 heures le matin pour gagner la Lorraine par le col du Dabo. –20° au thermomètre. Nous sommes arrivés à ESCHWILLER près de SARREBOURG vers 3 heures du matin.

La première maison visitée nous a refusé. Elle ne recevait que les officiers. Nous avons été reçus chez Maria, dans l'écurie avec de la bonne paille. Les vaches nous servaient une douce chaleur, en plus de l'odeur, mais c'était très sympathique. Chez Maria, il y avait 9 enfants plus les parents. Quelle belle famille ! Le soir, nous sommes allés reconnaître nos positions de combat car nous sommes là pour empêcher la contre-attaque allemande sur STRASBOURG.

Les Américains se sont laissés surprendre par les Allemands et il nous faut absolument les empêcher de revenir en Alsace. Sans cela, ils vont faire un massacre. Mais tout se passe pour le mieux et nous n'avons pas eu à intervenir.

Nous avons profité des 8 jours passés à ESCHWILLER pour faire le battage du blé qui n'avait pu être fait, faute d'essence. Maria et ses parents étaient aux anges et nous aussi ! Qu'est-ce que nous avons pu rigoler et boire, car il faisait soif sur la batteuse. Nous avons quitté ce charmant village avec regrets. Mais la guerre n'est pas finie et le 19 janvier à 10 heures 30, nous reprenons la route à l'envers pour SAVERNE-WASSELONNE-MOLSHEIM-OBERNAL.

Nous arrivons à BERNARDWILLER le 20 janvier vers 3 heures du matin. Un verglas impossible, température –20°. Les véhicules légers, jeeps et autres valsent sur la route. Quelle vie ! Nous y restons jusqu'au 22 janvier.

Je raconterait la suite de cette aventure une autre fois car c'est sûrement la plus pénible et celle où nous avons eu le plus de pertes".

Matelot Charpentier - Jean BUTTIGIEG

Engagé dans la Marine en 1941 en TUNISIE, rejoint les fusiliers marins au Bataillon de BIZERTE puis le R.B.F.M. qui devait desservir le Régiment de chasseurs de chars de la célèbre 2ème D.B. du Général LECLERC.

Fin décembre, nous étions en Alsace, en ce rude hivers 1944, nous, les grands frileux qui débarquions d'Afrique du Nord via l'Angleterre.

Durant de longs mois déjà on a dormi, la plupart du temps, sur la dure, dans la boue, sous la pluie et la neige ; mangé quand on pouvait, vécu au repos dans des maisons en ruine, dans des granges sur la paille, ne se déchaussant pas de plusieurs jours, se lavant peu et ne dormant guère.

On s'est battus, gelés jusqu'à l'âme, ayant froid, faim et parfois peu, mais riant quand même et plaisantant à la moindre occasion. Qu'importaient les balles, les obus, l'inconfort. Même si près de vous, la mort rôde.

C'est Noël, il fait froid par moins 20° à moins 25°. On ne l'a pas désiré mais il est là, il faut le fêter le plus dignement et gaiement possible.

Nous sommes à NORDHOUSE, dans une famille alsacienne, il y a trois petites filles d'environ 2 ans, 4 ans et 6 ans "au plus". Elles ne savent pas un mot de français. Malgré les restrictions, nous leur avons préparé un bon Noël.

Notre T.D. "LE PHOQUE" est dans la cour de cette ferme, en position de tir, chacun des cinq hommes d'équipage CLAB-BELFIS-NARCES-BENEDIC et moi prenant chacun notre tour de garde.

On pense aux copains morts ou amochés, à la famille.

COMMUNICATION

Si vous avez connu le second maître SINTONE Hilaire arrivé au R.B.F.M. le 31 décembre 1943 et ayant participé au débarquement en Normandie, donnez tous les renseignements le concernant à votre trésorier Robert PINEAU.

Si vous possédez encore tenues et insignes de notre Régiment, nos amis PAGANET et NEGRAULT sont vivement intéressés pour compléter leurs collections et développer leur exposition.

Leurs coordonnées figurent sur notre annuaire.

UN PEU D'HUMOUR
... DANS LA ROYALE / KAKI
(HISTOIRE VECUE)

En avril-mai 1946 à VATCHAÎ, le peloton villégiaturait dans une annexe de l'ancienne base AERO-NAVALE, sans confort ... ni portes, ni fenêtres.

Il se nourrissait exclusivement de riz et de rations PACIFIC qui, au début, nous avaient paru agréables et généreuses. Mais les jours passant, notre opinion tiédissait. Le tout cuisiné sur un foyer type SCOUT !

Voilà qu'un beau jour, notre "commis" tant dévoué nous apporta un bel assortiment de produits "déshydratés" et de la poudre d'œuf. Et en prime, un petit boujarron de rhum mais bien insuffisant pour humecter tous les gosiers.

Après un "important" débat, il fut décidé de confectionner une omelette au rhum.

Notre cuisinier improvisé, un gentil .... canonnier, se charge donc de l'élaboration du succulent dessert.

Au repas de midi, les trois groupes attendaient avec impatience, la salive à la bouche, le chef-d'œuvre du "chef". Ce fut la surprise du chef !

A la fin du repas, on vit arriver celui-ci, portant sur un plateau très improvisé, une espèce de galette bretonne, brune et jaunâtre ; et roulant bord sur bord comme s'il naviguait en mer d'IROISE.

L'omelette se révéla "dégueulasse" et sans la moindre odeur de rhum.

Tête du chef de peloton : comme s'il avait pris un gui de grand'voile en pleine tête. Puis il éclata d'un franc bon rire.

Le canonnier-cuistot ne fut pas puni mais obligé à continuer sa corvée à la "popote".

Quelques années plus tard, rencontrant le faux cuistot, je lui ai rappelé l'histoire de son chef-d'œuvre culinaire. Je vous assure qu'il en riait encore et n'avait aucun remord, le bougre.

Dixit "DOUDOU"

NOS PEINES

Nous avons la tristesse de vous annoncer le décès de Madame VAURY, épouse de notre ami le CV Jean-Jacques VAURY, un ancien de l'EM/INDO.
Le président G. REBOUL a présenté ses condoléances au nom de l'amicale et a assisté aux obsèques ainsi que l'Amiral VATELOT.

ANNUAIRE 2005

Mise à jour

Changement d'adresse :

Amiral de GAULLE Philippe
9 Avenue Ingres
75016 PARIS

Madame ORY Denise
D34 Le Colombier
27270 FERRIERES SAINT HILAIRE
Tél. : 02.32.44.29.02

Rectifications :

Madame MASSERON Marguerite, veuve de Paul
(nous avions indiqué André par erreur)

Amiral VATELOT Jacques, Code postal : 83000 TOULON

COTISATIONS 2006

Pour ceux qui souhaitent que l'amicale résiste encore quelque temps et que le lien que représente YSER ne soit pas rompu, **votre cotisation est indispensable et reste inchangée à 11 € minimum.**

Chèque à établir à l'ordre de :

l'amicale R.B.F.M. et à adresser au Trésorier Robert PINEAU,
19 route de Morthemer – 86410 LHOMMAIZE.

"LE DEVOIR DE MEMOIRE"

Le devoir s'impose à nous, les "anciens", pour informer les générations qui nous suivent des grands événements des 75 dernières années passées, particulièrement troublées sur fond de guerres barbares et d'hécatombes humaines, de révolutions, de coups d'état, de trahisons, de goulags et autres camps d'extermination avec, dans le ciel noir traversé d'éclairs terrorisant les hommes de ces années là, un coin de ciel bleu redonnant l'espoir.

Ce devoir de mémoire doit permettre aux jeunes de connaître la vérité trop souvent trahie, sinon totalement occultée, et les inciter à cultiver le culte de ceux qui sont morts pour qu'eux, vivent et retrouvent les valeurs morales nécessaires à la survie de l'humanité.

Nous avons été des témoins, diffusons cette vérité à notre modeste échelon, mais aussi, faisons connaître des évènements mal connus, ou rayés de l'histoire officielle pendant des années.

Dans YSER 154, nous avons longuement évoqué la bataille des Glières, tandis que le R.B.F.M. se préparait pour la libération de la France.

Dans YSER 155, nous rappelons qu'aux mois d'août et septembre 1944, alors que le R.B.F.M. gagnait sa place au sein de la 2ème D.B., par ses victoires à ALENCON, PARIS, DOMPAIRE, à l'autre bout de l'Europe, une insurrection courageuse était sacrifiée et frayait de milliers de morts et d'autant de prisonniers de guerre, la passivité de l'armée soviétique.

Avec l'autorisation de la "COHORTE", revue de la société d'entraide des membres de la Légion d'Honneur, YSER 155 reproduit l'article paru dans la "COHORTE" (n°181), sous la signature d'Elisabeth G. SLEDZIEWSKI, dont le père était membre de l'A.K.[1] et insurgé à VARSOVIE.

[1] L'A.K. était l'armée de l'intérieure placée sous l'autorité du gouvernement polonais en exil à Londres, regroupant presque toutes les tendances de la résistance intérieure, sauf une modeste formation communiste.

"L'INSURRECTION OUBLIEE
VARSOVIE
AOUT-OCTOBRE 1944

1er août 2004 fut un soixantième anniversaire cher au cœur des Polonais, au pays et dans le monde : celui du déclenchement de l'Insurrection de Varsovie contre l'occupant nazi, le 1er août 1944. Une page héroïque dans la tradition des grandes flambées du patriotisme polonais, depuis un siècle et demi que dure le calvaire du "Christ des nations". Une page tragique dont rien, parmi tous les malheurs de la Pologne, n'avait encore égalé la noirceur. Soixante-trois jours de combats sans merci, dans un total déséquilibre de forces, entre les résistants de l'Armia Krajowa (Armée de l'Intérieur) très légèrement armés, appuyés par la seule population civile, et les troupes suréquipées du IIIème Reich, composées d'unités spécialisées dans la guerre urbaine et la répression anti-partisans. Abandonnés par les Alliés, et surtout par l'Armée rouge censée intervenir à leurs côtés aux premiers jours de la bataille de Varsovie (l'opération Tempête, Burza) pour anéantir la défense allemande, les insurgés devront capituler après neuf semaines de carnage. Bilan : plus de 18 000 soldats de l'AK tués, quelque 15 000 ennemis, ainsi que près de 200 000 civils, soit plus de 230 000 morts auxquels il faut ajouter d'innombrables blessés ou mutilés, des cohortes de survivants déportés ou brutalement jetés sur les routes, une capitale détruite à plus de 80 %.

Une page d'apocalypse, donc, qu'il a été important de commémorer l'été dernier avec la piété, l'admiration, la compassion qu'elle inspire à tous, survivants, héritiers, mais aussi hommes et femmes libres de toutes les nations. Toutefois, plus de soixante ans après, il est temps d'aller au-delà de la sympathie pour les héros et les victimes, au-delà de l'effroi devant ce que la haine a rendu possible. Temps de se pencher sur les enjeux politiques de cette catastrophe provoquée et consentie, si commodément attribuée au romantisme irresponsable des Polonais... par ceux qui en portaient justement la responsabilité. Temps de s'intéresser à la mémoire si lacunaire, si brouillée, si injuste que les vainqueurs de 1945, à l'Ouest comme à l'Est, ont voulu conserver de ces évènements. Le bilan démesuré du martyre de Varsovie en 1944 devrait faire de ces soixante-trois jours une référence majeure dans la mémoire de la seconde Guerre mondiale. C'est pourtant loin d'être le cas. Ainsi, pour s'en tenir au cas de la France, comment expliquer et comment admettre que dans un pays dont la culture civique donne une telle place au souvenir de la seconde Guerre mondiale, l'Insurrection varsovienne de 1944 soit généralement ignorée ou confondue avec celle du ghetto, survenue en avril 1943 ? Y aurait-il un inconvénient à ce que soit connue cette page d'histoire ? Lequel ? Bien que des questions restent à poser sur ces silences. Mais tout d'abord, bien des choses restent à découvrir, à faire découvrir sur l'Insurrection.

Gloires et malheurs d'une capitale insurgée

Depuis l'invasion de la Pologne par les troupes du IIIème Reich (à l'Ouest) et de l'URSS (à l'Est) en septembre 1939, l'Etat polonais a une nouvelle fois été rayé de la carte. La partie occidentale du territoire a été annexée au Reich (c'est sur le sol allemand qu'est implanté le camp d'Auschwitz), un Gouvernement Général de Pologne a été créé à Cracovie, avec à sa tête un ancien ministre de Hitler, Hans Frank. Il n'existe aucun organe de collaboration. Les élites nationales ont été décimées ou oeuvrent dans la Résistance.

Soumise depuis presque cinq ans à la terreur nazie, Varsovie est, trois semaines avant Paris, la première capitale de l'Europe occupée à se soulever. Un soulèvement qui commence la fleur au fusil, dans l'enthousiasme d'une victoire imminente, alors que l'Armée rouge progresse irrésistiblement vers la capitale et que les radios communistes émettant de Moscou et, depuis le 22 juillet, de Lublin où les Soviétiques viennent d'installer un gouvernement communiste, ne cessent d'appeler les "frères varsoviens" aux armes pour en finir avec le IIIème Reich. La défense allemande craque de partout, les villes des fronts ukrainien et biélorusse tombent les unes après les autres, et tandis que tonne l'artillerie soviétique, des convois de la Wehrmacht en déroute refluent sur la capitale, à la grande joie de ses habitants. Nul n'en doute plus, l'heure de la libération a sonné. Des détachements rouges ayant été signalés en grande banlieue, le commandant en chef de l'AK, le général Tadeusz "Bór"-Komorowski, décide de passer à l'action. Il dispose d'environ 50 000 hommes et d'un armement de fortune. Mais il n'y aura pas longtemps à tenir avant l'entrée en scène des troupes russes. Officiellement, c'est l'affaire de trois jours.

Pourtant, rien ne se déroule comme prévu. Passé le moment d'euphorie qui suit l'heure H (en polonais, "Godzina W"), le mardi 1er août à cinq heures de l'après-midi, une fois remportés les premiers succès remarquables et essuyés les premiers échecs explicables, l'optimisme va retomber. Le canon soviétique s'est tu. Plus un signe de l'arrivée de l'Armée rouge. A la place, ce sont des colonnes de blindés ennemis qui prennent position sur les ponts, des divisions de renfort de la garnison allemande qui se massent à l'entrée des faubourgs. Le drapeau blanc et rouge a beau flotter sur le gratte-ciel Prudential, sur la grande poste voisine ou sur la centrale électrique des bords de la Vistule, des quartiers entiers du centre-ville, de la vieille ville et de la périphérie ont beau être libérés, les insurgés comprennent très tôt que la bataille ne sera pas celle à laquelle ils s'étaient préparés.

Cette bataille, ils risquent bien de devoir la mener tout seuls. L'appui escompté des Alliés fait défaut. L'Armée rouge a cessé tout mouvement au sol sur la rive droite du fleuve et relâché le puissant contrôle de l'espace aérien qu'elle assurait à la veille de l'insurrection, laissant désormais le champ libre à la Luftwaffe qui commence bientôt à bombarder la vieille ville. Quant aux avions britanniques qui, dès la première semaine du soulèvement, tentent des parachutages, ils sont la cible facile de la DCA ou de la chasse et connaissent de lourdes pertes, à moins que les armes larguées avec succès n'atterrissent... en secteur ennemi.

Par ailleurs, il apparaît que les Allemands ne sont pas aussi affaiblis qu'ils en avaient l'air. Grâce à l'afflux de renforts en hommes et en matériels qui marque la prise en main de la répression par le général SS Erich von dem Bach, ils sont en mesure de livrer une guerre totale, non seulement à l'AK, mais à l'ensemble de la population. Dès le 2 août, à Mokotów (faubourg sud), les SS commencent à massacrer des civils. Puis c'est le tour de Wola (faubourg ouest) où entre le 5 et le 7 août, entre 50 et 60 000 habitants sont assassinés. On les regroupe soit dans les cours des immeubles pour être mitraillés, soit dans les caves où ils sont enfermés et brûlés vifs. Les hôpitaux sont le théâtre de scènes d'épouvante. Au Zieleniak, le marché aux herbes d'Ochota (faubourg sud-ouest), des milliers de civils sont parqués pendant quatre jours sans eau ni vivres, et livrées aux exactions des supplétifs ukrainiens et russes des nazis. Ces unités (RONA de Kaminsky, ROA de l'ex-général de l'Armée rouge Vlassov), ainsi que les brigades spéciales de Dirlewanger (criminels de droit commun) et de Reinefahrt auront une fonction tactique importante dans l'écrasement de l'Insurrection, conférant à celui-ci une dimension de radicalité génocidaire que l'occupation, du moins à Varsovie, avait réservée au ghetto.

Les insurgés renforcent et étendent leurs positions jusqu'au 5 août. A partir de cette date, les zones tenues par l'AK sont coupées les unes des autres. Seuls les égouts permettent de reliler Stare Miasto (la vieille ville)à aux quartiers libérés de Zoliborz (faubourg nord), du centre-ville (hyper centre + Powisle et Czerniakó sur la Vistule) et de Mokotów (faubourg sud). Cest sur la vieille ville que porte d'abord la contre-attaque allemande. Sur ses ruelles surpeuplées de réfugiés des faubourgs martyrs, pleuvent les bombes larguées en piqué par les stukas et les obus de 2,2 tonnes tirés par le mortier géant Karl. On compte jusqu'à 123 sorties de bombardiers en un seul jour sur un objectif de moins de 2 km.

De spectaculaires victoires sont cependant remportées par les insurgés pendant le mois d'août : prise du PAST, bastion allemand de la rue Zielna, le dimanche 20, et le mercredi 23, prises du Commandement de la police de la rue du Faubourg de Cracovie et du central téléphonique de la rue Pie XI, dit "petit PAST". Dans les quartiers délivrés de la terreur nazie, une vie civile tente de renaître. L'administration municipale se constitue. Avec le concours des associations caritatives ou religieuses, elle s'efforce de gérer les multiples pénuries dont souffre la population et organise avec efficacité la distribution des vivres et des secours. Les scouts prennent en charge l'acheminement du courrier... et des journaux, dont les titres de toutes obédiences, anciens et nouveaux, ont fleuri dès les premiers jours de l'Insurrection. Les Varsoviens se remettent à écouter la radio (acte puni de mort sous l'Occupation) : la BBC, mais aussi la station insurgée Blyskawica ("Eclair", homonyme du célèbre pistolet automatique national). Des spectacles sont donnés au milieu du fracas des bombes. On se presse au théâtre de marionnettes, au concert. Les reporters de l'AK filment la vie et la mort de Varsovie insurgée. Leurs films sont projetés au cinéma Palladium.

Stare Miasto (la vieille ville) tombe. Ses défenseurs, ou ce qu'il en reste, l'évacuent par la voie des égouts entre le 27 août et le 1er septembre. A son tour, le quartier Bords-de-Vistule subit l'assaut des stukas, des blindés et des colonnes meurtrières de Dirlewanger. Le 6, le quartier en flammes est abandonné par ses habitants et ses défenseurs. Les unités de l'AK se regroupent dans l'hypercentre, notamment sur la grande poste solidement tenue malgré un harcèlement incessant, et qui ne se rendra jamais. Partout, la situation est catastrophique. Privée de ressources alimentaires et sanitaires, la population survit en troglodyte dans les caves et les ruines. Des épidémies se déclarent. Une démarche de capitulation, amorcée par le commandement en chef, est suspendue à l'annonce de l'intervention soviétique tant attendue.

Celle-ci se limite à quelques sorties de chasseurs et à des largages inadéquats (armes sans munitions ou le contraire), puis, à la mi-septembre, à une action terrestre pour déloger l'artillerie allemande de la rive droite, avec l'appui des troupes polonaises sous commandement soviétique du général Berling. Ce sont ces hommes de Berling, mais cette fois sans le soutien de l'Armée rouge, qui tentent les 17, 18 et 19 septembre de passer sur la rive gauche, notamment au port de Czerniaków, de Mokotów puis de Zoliborz s'effondrent dans la dernière semaine de septembre. Leurs défenseurs sont massacrés sur place ou à la sortie des égouts par lesquels ils ont parfois réussi à fuir. D'autres périssent dans le cloaque, gazés ou brûlés par les Allemands, perdus dans le labyrinthe ou bien devenus fous. Au centre-ville, le commandant en chef, Tadeusz Bór-Komorowski, se résout à capituler.

Un cessez-le-feu est signé dans la nuit du 2 au 3 octobre. 15 000 insurgés survivants rendent leurs armes et sont emmenés en captivité, avec un statut de prisonniers de guerre accordé in extremis par Hitler. Les civils sont chassés de la capitale, regroupés au camp de Pruszków puis déportés ou, pour les plus faibles, abandonnés sans soins.

Les Soviétiques ne reprendront l'offensive qu'au début de l'année 1945. C'est seulement le 17 janvier que l'Armée rouge et les soldats du général Berling font leur entrée dans la capitale. Ils découvrent un paysage lunaire. Les premiers civils qui s'enhardissent sur leurs traces circulent à la boussole parmi des monceaux de gravats.

Leçons d'une histoire

Avec la défaite des insurgés d'août et septembre 1944, la catastrophe apportée au monde par le régime hitlérien connaît un de ses dernier paroxysmes, tandis qu'une fois de plus, la barbarie nazie désigne la Pologne comme sa victime absolue. Conformément à la consigne donnée dès les premiers jours d'août par Himmler, de faire de Varsovie "un exemple terrifiant" pour l'Europe, la contre-offensive allemande se déroule suivant un programme méthodique combinant plusieurs registres d'horreurs déjà expérimentées par le IIIème Reich : bombardements intensifs, nettoyage des quartiers au lance-flammes, massacre de civils à grande échelle, viol, torture, assassinat des blessés et des personnels soignants, civils utilisés comme boucliers humains et obligés de marcher en colonnes devant les chars. L'écrasement de l'Insurrection donne à Hitler l'occasion de parfaire un programme d'anéantissement arrêté bien avant la guerre. La Pologne doit être niée comme nation et comme civilisation, au point qu'après la capitulation et l'évacuation de Varsovie début octobre, les divisions allemandes s'acharnent sur la capitale morte et détruisent tout ce qui a survécu au siège de septembre 1939, à presque cinq années d'occupation et à l'enfer de l'Insurrection. Comme dans le cas de la Shoah, dont le Reich poursuit obstinément la réalisation jusqu'à la veille de sa chute, le règlement de comptes avec la Pologne procède d'une nécessité idéologique, renvoyant elle-même à la structure profonde du nazisme. Le grand voisin oriental de l'Allemagne ne saurait avoir d'existence autonome sur la scène de l'histoire, il doit même comme espace perdre toute spécificité : Varsovie doit être réduite à un simple point géographique, recommande personnellement le Führer. La destruction matérielle de la ville doit s'accompagner de sa liquidation comme pôle d'identité morale et culturelle, dans le droit-fil d'une politique d'occupation ciblée sur les élites. L'Insurrection, largement menée par la jeunesse bourgeoise varsovienne, confirme aux hitlériens que les générations montantes et les élites sont leurs adversaires les plus pugnaces, qu'ils ont tenté d'abêtir pendant cinq ans en fermant les lycées et les universités. Symétriquement, il leur faut éliminer le patrimoine polonais, témoignage du génie des anciennes générations.

Mais c'est aussi le cynisme criminel du communisme qu'a illustré le cas varsovien. Au moment même où sur les champs de bataille, l'Armée rouge portait au nazisme des coups décisifs et parvenait aux portes de la capitale, Staline lui donna l'ordre de demeurer l'arme au pied sur la rive droite de la Vistule jusqu'à la fin de la tuerie, afin de pouvoir installer sans peine en Pologne un gouvernement aux ordres de Moscou. Cette trahison de l'Insurrection de Varsovie s'inscrivait dans une longue tradition d'hostilité russe, puis bolchevique à la nation polonaise et réactivait de façon inattendue le pacte germano-soviétique de 1939. Mais elle préfigurait aussi l'intransigeance de Staline dans le partage de l'Europe, de même que le lâche consentement des Alliés à estimer impossible toute aide aux insurgés de Varsovie préfigurait leurs complaisances ultérieures envers le maître du Kremlin.

Soixante ans après, il faut réparer une autre trahison. Celle de la mémoire, qui n'a pas voulu de cette tragédie, à l'Est comme à l'Ouest. Le régime communiste installé de force en Pologne après la guerre a ignoré l'Insurrection de 1944, ou n'a reconnu son existence que pour la stigmatiser, d'abord comme mouvement fasciste, ensuite comme aventure anarchique, d'une criminelle inconséquence. Après avoir liquidé, emprisonné, tracassé ses anciens insurgés, la Pologne soviétique n'a fait mine de les reconnaître que pour dénier leur responsabilité historique. Si Staline, à la différence d'Hitler, a obstinément considéré les membres de l'AK comme des bandes armées, et jamais comme des soldats, ses successeurs se sont conduits de façon encore plus sournoise en s'efforçant de minimiser leur action, ou tout simplement de la faire oublier. Seules les victimes du ghetto ont été honorées par un monument dans la Varsovie socialiste. C'est devant celui-ci que s'est agenouillé le chancelier Willy Brandt, venu signer le traité germano-polonais, le 7 décembre 1970.. Ce geste bouleversant a sans doute lavé l'honneur de l'Etat allemand et fait grandir l'humanité tout entière. Mais n'eût-il pas été juste qu'il soit également accompli devant un monument à tout un peuple meurtri par le nazisme, et plus spécialement aux héros et aux suppliciés d'août-octobre 1944 ?

Quant à ceux qui, dans la France d'aujourd'hui, continuent pour d'obscures raisons l'œuvre de gommage révisionniste des années de plomb, ils auront de plus en plus de mal à se faire entendre. Avec l'exposition "L'Insurrection de Varsovie" qui s'est tenue tout l'été 2004 à Paris dans le cadre prestigieux de l'Hôtel de Sully, avec celle organisée en février 2005 à Strasbourg sous le titre "Les chemins de la liberté", puis celle consacrée aux héros de l'insurrection d'août-octobre 1944 à Clermont-Ferrand au mois d'avril, les Français auront eu l'occasion de s'informer enfin. Signe, pour les insurgés de 1944, que le temps du mépris et des trous de mémoire est révolu.



Torpilleur " SIROCO " 1938 cote A04767
Photo Marius BAR

Torpilleur de 1500T coulé le 30 mai 1940
pendant l'évacuation de la poche de DUNKERQUE
par vedette lance-torpilles et aviation allemande

SUR TERRE

COMME SUR MER



Le TD. "SIROCO" du 4ème Escadron,
champion du Régiment avec 9 chars ennemis détruits